

Corpus Christi B

Lectio divine sur Mc 14, 12-26

Le récit de la célébration pascale de Jésus avec ses disciples, avant sa mort, est l'extrait de naissance de l'eucharistie chrétienne : l'initiative part de Jésus et ses disciples suivent ses instructions pour la préparation. Le détail n'est pas insignifiant : à table avec Jésus n'est pas convive qui le veut, mais celui qui est invité ; mais l'invitation ne dispense pas de l'effort pour la préparer. Durant le dîner, la remise du pain et du vin, résumé de l'événement, est interprétée comme la remise de la propre vie comme nouvelle alliance ; le souvenir est concentré dans l'essentiel : ne fut la vie en commun avec Jésus mais sa volonté de mourir pour qui partageaient sa table ce qui fut gardé comme objet de mémoire et raison de reconnaissance perpétuelle. Nos eucharisties, qui sont nées de la vie de Jésus livrée pour la multitude, devraient être préparées et célébrées avec l'offrande de la propre vie : la mémoire eucharistique n'est pas fidèle, si on ne reprend pas les gestes eucharistiques : avoir Le Christ à la portée suppose, et oblige à, se mettre à disposition des chrétiens, en corps et âme. Seulement ainsi nos célébrations seront croyables.

Le premier jour de la fête des pains sans levain, où l'on immolait l'agneau pascal, les disciples de Jésus lui disent : « Où veux-tu que nous allions faire les préparatifs pour ton repas pascal ? » Il envoie deux disciples : « Allez à la ville ; vous y rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le. Et là où il entrera, dites au propriétaire : 'Le maître te fait dire : où est la salle où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples ?' Il vous montrera, à l'étage, une grande pièce toute prête pour un repas. Faites-y pour nous les préparatifs ». Les disciples partirent, allèrent en ville ; tout se passa comme Jésus le leur avait dit ; et ils préparèrent la Pâque. Pendant le repas, Jésus prit du pain, prononça la bénédiction, le rompit et le leur donna, en disant : « Prenez, ceci est mon corps ». Puis, prenant une coupe et rendant grâce, il la leur donna, et ils en burent tous. Et il leur dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, répandu pour la multitude. Amen, je vous le dis : je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je boirai un vin nouveau dans le Royaume de Dieu ». Après le chant d'action de grâce, ils partirent pour le mont des Oliviers.

I. LIRE : Comprendre ce que le texte dit en considérant comme le dit

Après avoir présenté durant la première journée du séjour à Jérusalem (Mc 14, 1-11) la posture de trois groupes humains face à Jésus (14, 1-2.3-9.10-11), l'évangéliste ouvre une nouvelle journée (Mc 14, 12), où il situe trois épisodes qui ont ses disciples comme destinataires uniques et la cène pascal comme ambiance et raison (Mc 14, 12-16: préparatifs ; Mc 14, 17-21: annonce de la trahison; Mc 14, 22-25: dernier repas). Jésus, qui prend la responsabilité de préparer la cène ensemble, se présente en elle comme le juste qui sera trahit par un de ses amis. Et en le sachant d'avance, il anticipe l'offrande de la propre vie par un geste et la parole.

Le texte que la liturgie nous offre omet la prédiction de la trahison et se centre ainsi sur la célébration de la cène. Bien que l'on suppose le caractère pascal du repas (Mc 14, 12-16), on ne le raconte pas ; on ne mentionne même pas l'agneau, l'élément basique du repas pascal. Seulement on rappelle deux épisodes qui ont à voir avec la cène.

Dans le premier (Mc 14, 12-16) l'initiative part des disciples ; mais Jésus agit comme l'authentique Maître des événements : il connaît à l'avance et avec précision ce qui va à arriver ; plus que l'avancer, il influe sur sa réalisation. La passion de Jésus est l'accomplissement de la volonté de Dieu ; ainsi on dépasse, en théologie, le scandale de la croix. En lui-même, l'épisode présente une certaine tension interne : à la question de tous les disciples sur où il veut préparer son repas pascal (Mc 14, 12), répond Jésus en donnant à deux d'eux les instructions pour tomber sur le lieu précis pour le repas de Pâques avec eux (Mc 14, 13-14), identifiés comme *les douze* (Mc 14, 17). Si les disciples étaient préoccupés par le repas de Jésus, il leur montrera comment se faire avec un endroit pour manger avec eux, la maison où se rassemblera après la communauté primitive (Act 1, 13).

Attire l'attention que Marc ait raconté avec tant de détaille la préparation de la dernière cène ; c'est une forme, indirecte mais efficace, de souligner l'importance de ce repas ensemble. Jésus s'est acheminé consciemment vers sa mort : il entre dans Jérusalem (Mc 11, 1-4) et prépare sa dernière cène (Mc 14, 12-16) en affrontant, souverain, les événements ; il les domine tellement qu'il peut les prédire. Son sanglant final n'est pas un événement accidentel ni un échec personnel. Les disciples sont conduits par Jésus : ils demandent des instructions (Mc 14, 12) et les accomplissent (Mc 14, 16), pendant que la croix et le mal soient hors de leurs vies. C'est Jésus qui veut manger avec ses disciples et passer avec eux la dernière soirée de sa vie.

La chronique de l'institution de la cène (Mc 14, 22-26), le deuxième épisode de notre texte a une formulation claire : une brève introduction (Mc 14, 22a) ouvre le récit de l'institution (Mc 14, 22b-24), auquel suit une sentence de type scatologique (Mc 14, 25) et la conclusion (Mc 14, 26). L'institution de la cène se réalise comme un geste de Jésus (Mc 14, 22b.23a), interprété par lui (Mc 14, 22c.24-25). C'est le dernier d'une série de repas avec les disciples et parabole de celui qui sera le définitif : la

communauté de vie, célébrée maintenant comme anticipe, et déjà promise, a devant elle quelque épreuve à surmonter (Mc 14, 26-31).

Marc doit à la tradition ce bref récit, qu'il a retouché légèrement, en réduisant la description de la dernière cène de Jésus au récit de son institution, placé –très significativement– entre l'annonce de la trahison (Mc 14, 18-21) et l'annonce de la négation (Mc 14, 27-31). Toute la chronique est concentrée sur l'action de Jésus ou, mieux encore, sur le sens que Jésus même donne à son action (Mc 14, 22.24). Que Jésus interprète ses gestes tombe bien avec la scène : la Pâque juive était un repas interprété ; mais, à différence d'elle, qui relit l'exode d'Égypte, le récit de l'institution anticipe le sens de tout ce qui est encore à arriver, la passion et la mort de Jésus, quand il identifie le pain et le vin du banquet avec le corps et le sang de Jésus, qui, ajoute, a été répandu pour beaucoup. Manger avec Jésus, et le manger, ce ne sera plus possible que dans le Royaume.

II. MÉDITER : Appliquer ce que le texte dit à la vie

Corpus Christi était, selon une ancienne tradition, un jour dédié spécialement à la démonstration publique de la foi. Qui d'entre nous n'a jamais participé à une procession eucharistique ou n'a jamais accompagné à un familier à sa première communion un jour comme celui d'aujourd'hui ? De forme simple, l'église a su unir la confession de la présence réelle du Christ dans l'eucharistie avec la célébration de la vie du peuple ou de la propre famille. Ainsi, et avec beaucoup de sens, l'église a signalé que c'est la vie même de l'homme croyant le meilleur lieu et le motif meilleur pour l'adoration du mystère du corps du Christ : en le montrant à pleine lumière du jour, en faisant irruption dans le brouhaha de nos rues, en le vénérant publiquement, la communauté chrétienne ratifie la certitude d'avoir Dieu dans son centre et donne foi devant tout le monde de la présence de Dieu en elle. Ce qui n'est pas peu de nos jours.

C'est notre foi, celle de tous ceux qui croient à la présence du Christ sous la forme du pain et du vin eucharistiques. Mais, c'est aussi notre expérience journalière ? Ce que nous disons croire, c'est de la même manière tout ce que nous ressentons chaque jour ? Comment est-il, alors, possible que ceux qui confessons la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie continuons à regretter de ne pas pouvoir ou, pire encore, de ne pas savoir le rencontrer dans notre réalité quotidienne ? Ce n'est pas par hasard que nos plaintes les plus fréquentes par l'absence de Dieu que nous souffrons coïncident avec nos absences, chaque jour plus fréquentes aussi, de l'eucharistie, de sa célébration communautaire et de sa réception personnelle ; ce n'est pas logique que celui qui a négligé de fréquenter son Dieu se plaigne de ne plus sentir sa proximité ou, ce qui serait encore plus injuste, ose l'accuser de l'avoir abandonné. Il ne suffit pas de savoir que nous avons le Christ à notre disposition dans l'Eucharistie, à la portée de notre cœur, si nous continuons à perdre cette occasion pour l'approcher à notre vie et à nos problèmes. Il ne suffit pas de croire que nous avons le corps du Christ et son sang comme notre aliment corporel, si nous continuons à trouver de petits prétextes pour ne pas profiter de l'occasion d'introduire Dieu non seulement dans notre monde externe mais dans notre monde intérieur.

L'oubli ou le mépris du corps du Christ avec lesquels nous vivons notre vie quotidienne nous le paierons –et nous sommes en train de le payer sans aucun doute- avec l'oubli et le mépris de notre Dieu : celui qui ne sait pas apprécier le don reçu ne peut pas se sentir apprécié par le Donneur ; dit autrement, avoir perdu le respect, la vénération pour le Saint Sacrement, nous fait mériter la perte du respect et les attentions du Christ notre Seigneur ; nous avoir éloigné de la pratique de la communion fréquente, fait que Dieu s'éloigné pratiquement de nous : nous ne pourrions pas payer plus cher le désintéressement au Corps du Christ avec lequel nous vivons notre foi ! Et c'est ainsi, sommes nous, les croyants à la présence réelle du Christ dans ce monde à travers sa présence dans le pain et le vin, qui plus et mieux contribuons à y augmenter la sensation de l'absence de Dieu : celui qui célèbre que le Christ soit resté entre nous, à notre disposition, à notre portée, sous l'espèce du pain et du vin, -et nous les chrétiens nous le célébrons aujourd'hui-, doit devenir par force le témoin de cette présence spéciale de Dieu. Celui qui participe à l'eucharistie sait que Dieu reste et demeure dans le cœur du monde, comme sa nourriture et son espoir.

Il ne suffit, donc, pas que nous aujourd'hui nous proclamions la conversion du pain et du vin en le corps et le sang du Christ, et que nous le célébrions comme un mystère à remercier à Dieu, c'est nécessaire que nous devenions les témoins de cette présence, par nos vies et notre parole. Le miracle que nous confessons nous impose la tâche de sa proclamation : personne n'a le droit à se sentir frustré d'un Dieu qui a voulu rester avec nous changé en pain et en vin ; personne ne peut se plaindre d'un Dieu qui nous est tellement connu, tellement familial, tellement à la main, comme l'est notre pain et le vin de notre table.

Le savoir a des conséquences : pendant qu'il y ait autour de nous qui ne trouve pas Dieu, nous ne pouvons pas nous satisfaire de l'avoir rencontré personnellement ; nos eucharisties ne seront pas authentiques jusqu'à ce qu'elles ne soient pas eucharistie, rencontre joyeuse avec Dieu, pour tout homme qui a faim et soif de Lui : le pain eucharistique ne sera pas corps du Christ, entant qu'ils lui manquent des membres qui lui appartiennent ; ne sera pas non plus, nourriture de vie pendant que ne soient pas à sa table tous les conviés. Quand nous nous approchons au Christ dans l'Eucharistie nous devons nous demander non seulement si nous sommes bien préparés pour cette rencontre, mais aussi si, près de nous, vont tous ceux que le Christ est en train d'attendre ; il serait tragique que nous employons plus de temps à nous examiner sur nos fautes, petites maintes fois

et inéluctables presque toujours, que á nous inculper par le manque à notre eucharistie de quelques uns des nôtres ; une bonne préparation pour recevoir Jésus dans le sacrement peut qu'elle finisse au moment de vérifier que nous n'avons rien de grave á nous reprocher, mais cette préparation devrait commencer par l'examen de si nous considérons comme frères authentiques tous ceux qui partageront avec nous le corps du Christ : pendant qu'il y ait un chrétien qui ne puisse rentrer dans notre cœur, le Christ n'y viendra pas définitivement.

C'est significatif que Jésus, quand il a voulu manger avec ses disciples, il en a envoyés deux à trouver un lieu et une famille où célébrer la cène pascale : Le Christ n'a pas voulu rester comme eucharistie pour usage et usufuit de quelques uns ; celui qui célèbre sa volonté de permanence dans le pain et dans le vin, doit s'employer à trouver des convives de ce pain. Participer à l'eucharistie, communier avec le Christ, signifie, donc, se tourner vers les hommes pour leur découvrir que leur soif et leur faim seulement Dieu peut les satisfaire; ou là où il y ait angoisse, souffrance, besoin, solitude ou mort, là sera le but de tous ceux qui viennent recevoir le Christ Eucharistie ; personne de ceux qui aient fréquenté le Christ Eucharistie doit fuir l'homme nécessiteux ; qui a expérimenté l'amour concret de Dieu, un amour fait de pain de blé, ne doit pas s'éloigner de tous ceux qui nécessitent un amour concret, nourriture de son besoin corporel ou spirituel. Nos villes, nos maisons, seront des lieux pour la rencontre avec Dieu, si avant dans nos cœurs nous avons rencontré le prochain qui nous nécessite : le Dieu qui trouve place dans un bout de pain, trouvera aussi place dans notre cœur, s'il y a en lui place pour le besoin des autres. C'est le prix et la condition qu'il a donné pour sa venue.

Corpus Christi est, en conséquence, le jour de la charité fraternelle. Il ne suffit pas de remercier Dieu pour le don de l'eucharistie ; nous devrions, plutôt, nous demander à quoi nous servent les eucharisties où nous participons si elles n'arrivent pas à nous mettre au service des plus nécessiteux. Ce n'est pas compréhensible que celui qui, comme nous, s'ouvre si fréquemment à Dieu, se ferme avec la même fréquence à son prochain; arriver à avoir le Christ dans le propre cœur, doit nous faire intimes de tous les chrétiens ; nous ne pouvons pas satisfaire notre besoin de Dieu, en laissant insatisfait le besoin, matériel ou spirituel, que de nous ont tant d'autres : ceux qui ne croient pas à l'amour du Christ dévoilé dans l'Eucharistie, seulement croiront s'ils voient que ceux qui communient le Christ prenons en charge tous ceux qui nous nécessitent. Plus que la pitié c'est la pratique journalière de l'amour fraternel dont dépend que le monde croit à l'amour du Christ.

[P. Txema Martínez, traducteur]